

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 12

Artikel: Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams : III
Autor: L.M.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198677>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements.

BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4,50; six mois, fr. 2,50.

ETRANGER : Un an, fr. 7,20.

Les abonnements datent des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Etranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Une victime des élections du 3 mars.

... ce 12 mars 1901.

A Monsieur le rédacteur du *Conteur vaudois*,
Lausanne.

Honoré Monsieur,

Grand merci pour votre délicieux article du samedi 9 mars sur les « candidats malheureux ! » Quel baume il a mis sur ma blessure, qui dès lors va se cicatrisant à vue d'œil !

Comme votre correspondant décrit de main de maître les impressions de celui qui a eu l'imprudence de figurer sur telle ou telle liste électorale et de rester en panne ! Vraiment on dirait qu'il a éprouvé les mêmes sensations.

En effet, ce n'est pas gai, le jour de l'échec, par exemple, de sentir les regards, plus ou moins bienveillants de centaines de vos concitoyens, se fixer sur votre chétive personne au moment où vous cherchez à vous esquivier pour gagner la pinte la plus prochaine. Et quand vous avez réussi à vous faufiler dans la salle à boire, et à vous caser tant bien que mal, dans le coin le moins éclairé, là vous subissez, non plus seulement les regards des autres, mais vous croyez entendre des propos sur votre compte ; et la mœlle se fige, et la cervelle s'embrouille ! ma parole ! M'est avis que le misérable qui subit la dégradation militaire doit avoir à peu près le même nombre de pulsations lorsqu'on lui arrache ses insignes en présence de son bataillon.

Dans cette espèce de cauchemar, au milieu du brouhaha, votre imagination vous fait entendre des quotibets à votre adresse, des paroles blessantes mal dissimulées, et ainsi, tout en fumant... votre cigare, vous attendez, avec une touchante résignation, que l'obscurité vous permette de réintégrer clandestinement votre modeste village, le plus éloigné du chef-lieu. De grâce, Monsieur le rédacteur, intercédez de tout votre pouvoir, afin que dans quatre ans, pour ceux qui se verront portés sur les listes, presque à leur insu et malgré leurs protestations (et qui n'auront pas la chance d'être élus) on introduise le vote à domicile, ou tout au moins le vote à la commune. C'est trop pénible, franchement, de promener sa déconfiture au milieu d'un si grand nombre d'honnêtes gens que vous ne connaissez pas, mais qui vous connaissent bien, allez !

Ah ! je vous assure, Monsieur le rédacteur, que ce n'est rien moins que flatteur, après avoir plané dans des régions éthérées, ou étoilées — toujours en imagination — de retomber ensuite prosaïquement sur le plancher des vaches ; il faudrait être de bronze, comme vous le dites si bien, pour ne pas être meurtri, et encore on risquerait de se rompre quelque chose. Que ne se trouve-t-il un ange tutélaire pour amortir le choc ?

Mais aussi quelle leçon profitable on peut tirer de là ! Comme cela vous remet un citoyen à sa place de passer à travers le tamis populaire ! Comme il s'apprécie à sa juste valeur quand il a été condamné par le scrutin à rentrer dans le rang des électeurs ordinaires ! Le

peuple a parlé, et « voix du peuple, voix de Dieu ! »

Pas plus loin qu'avant-hier, j'entendais de la bouche d'un honnête et loyal citoyen, excellent patriote, cette sentence très juste : « L'orgueil et l'ambition seuls légitimes sont ceux d'une mère qui voit ses enfants marcher dans le chemin du devoir et de la vertu ».

Candidat, dont le nom figure sur des listes ou blanches ou vertes, tu n'as point le droit de t'ennorgueillir. Si tu échoues, rentre... dans ta veste. Pourtant ne tombe pas dans l'excès contraire, ne te drape pas trop majestueusement dans les replis de ce vêtement princier.

Veillez, Monsieur le Rédacteur, avec mes remerciements, agréer aussi mes respectueuses salutations.

Un candidat évincé le 3 mars.

Curieuse affaire.

Mardi dernier, deux députés partageaient un « demi » dans un café de la Cité.

Il faisait si chaud et si « soif », paraît-il, dans la salle du Grand Conseil, qu'il était bien permis à nos honorables législateurs de s'en échapper un moment, pour prendre un peu l'air... et le reste.

D'ailleurs, c'est la coutume. Les affaires du pays n'en vont pas plus mal.

Donc, nos deux amis babillaient, babillaient, en dégustant un « nouveau » d'Epesses, encore gris et moussant dans les verres comme du champagne. Déjà leurs pommettes se coloraient, ainsi que des pêches aux caresses du soleil, et, dans leurs yeux, brillait une étincelle. Ils étaient si heureux de se retrouver ensemble, après la périlleuse épreuve des élections ; tels, deux soldats après le coup de feu.

« Qu'en dis-tu, Louis, on a tenu ferme au poste, malgré ces jeunes qui voulaient nous dégommer ! Nous revoilà conseillers ! »

— Alors, si on l'est ! Et puis, pour quatre ans !

Soudain, entre un consommateur. Il aperçoit les deux amis, les examine un moment d'un air sérieux, puis va s'asseoir à la table voisine de la leur.

Une fois attablé, le nouveau venu continue de dévisager les conseillers et semble prêter l'oreille à leur conversation.

« Dis-moi, Louis, je voudrais bien savoir ce que nous veut ce gaillard ? dit à voix basse un des députés à son compagnon. Il est là qui nous regarde comme des salutières. »

— Tu es fou ! T'inquiète pas de ça. D'ailleurs, si y nous veut queq' chose, y n'a qu'à venir. On est là !

A ce propos, prononcé d'une voix qui veut être entendue, le mystérieux personnage se lève et, gravement, s'approche de ses voisins : « Messieurs, je vous connais bien, allez », leur dit-il à brûle-pourpoint.

— Eh quoi, la belle affaire ! C'est pas étonnant si on est connus ; on est députés. Mais, vous, on ne vous connaît pas. Et puis, d'abord, que voulez-vous ? Est-ce qu'on vous a dit queq' chose ? Laissez-nous voir tranquilles.

— Oui, je vous connais bien, repart le personnage ; puis, s'adressant au conseiller qui avait parlé, et j'ai eu déjà le plaisir de vous mettre la main sur la figure, à vous, monsieur !

C'en était trop ! Le député interpellé se lève brusquement et, rouge de colère : « Qu'est-ce que c'est !... Vous m'avez mis la main sur la figure, vous ! Eh, pitié ! Redites-le !... D'abord, où et quand ? Vous savez, on n'est plus jeune, mais c'est égal, on peut encore répondre... »

— Allons, allons, Louis, interrompt l'autre conseiller, te fâche pas. Ça aurait mauvaise façon. On est député, tu sais.

— Raison de plus pour ne pas se laisser embêter...

Les affaires se gâtaient.

« Eh bien oui, monsieur le conseiller, reprend alors sur un ton plus calme l'auteur de toute cette altercation, j'ai le plaisir de vous connaître et, comme je vous l'ai dit, j'ai eu l'honneur de mettre ma main sur votre figure, il y a un mois, lors de la dernière session. C'était chez moi, dans ma boutique,.... Je suis le Figaro de la Cité... pour vous servir. »

Et, ce disant, le facétieux perruquier esquisse une révérence, en imitant le geste esquilier du coiffeur qui s'apprête à raser son client. Ebahissement des conseillers.

Alors, celui des deux qui s'était fâché, revenu subitement de sa colère, regarde bien en face son interlocuteur, puis, partant d'un grand éclat de rire : « Mais oui, je vous reconnais, à présent. Il me semblait bien que je vous avais vu quelque part !... T'emballe pour un farceur !... » et lui faisant signe de s'asseoir : « Vous prenez un verre avec nous ?... »

— Très volontiers, monsieur le conseiller. Toujours disposé.

— C'est que, Louis, hasarde timidement le second député, y nous faudrait pourtant bien aller voter pour les conseillers d'Etat... On reviendra.

— On y va, on y va... Quand même y a pas besoin de se faire du souci ; y sont sûrs d'être renommés... Mademoiselle, vite un verre... et un demi du même. Il est fin bon. J. M.

Ce qu'on voit et ce qu'on entend dans les trams.

III

Lorsque vous parcourez la ligne de ceinture autour de Lausanne, et que vos affaires vous obligent à vous arrêter successivement dans diverses stations, vous avez l'occasion de rencontrer dans les trams une très grande variété de voyageurs, le samedi, tout particulièrement.

Ce dernier jour de la semaine met toujours en mouvement la plus grande partie de la population. Nombre de gens ont des affaires à terminer et qui ne peuvent attendre au lundi ; d'autres suivent le train ordinaire de la vie, vaquant à leurs occupations qui les appellent à se transporter dans diverses directions.

Ici c'est un avocat serrant sous son bras une

énorme serviette dont le cuir râpé et les coins béants attestent qu'elle a logé des centaines de dossiers, fait quelques heureux et beaucoup de mécontents. En effet, c'est là un véritable sac à malice qui réserve le plus souvent au client des déconvenues, rarement une entière satisfaction, quel que soit le sort de la cause. C'est ce qui a donné lieu à ce dicton sur les plaideurs, à l'issue d'un procès :

Le gagnant s'en retourne en chemise et le perdant tout nu.

Vous connaissez d'ailleurs la chanson en patois, de M. Victor Ruffy, chanson qui a pour titre : *Le plaideur ruiné*, et dont voici quelques couplets :

Vo mè vaide misérable,
Ne l'é pas adi z'éta,
Mà lè on procès d'ao diabllo
Que m'a met dein sti l'état.

Tzantà pi kemin faut :
Dè tru amà la tzcagne màinè drài à l'épetau !

Y'avè on bi l'éretadzo,
Onna vatsè et d'ài modzons,
Et per dessus lo bagadzo
Dou galé petits caïons.
Tzantà pi, etc.

Suzon, la felhie à Djean-Pierro,
L'avài prào fam dè m'avà,
Car y'éti bi militère
Et tot bon por capora.
Tzantà pi, etc.

Mà l'ài avài on passadzo
Qu'on vesin avài su mè,
C'ein gatavè l'éretadzo :
L'ài yé fé on bi proéd
Tzantà pi, etc.

Yè mein su bin vu d'ài grises
Avoué lào comparuchons,
L'ài mandats et lào remises
Et contrinterrogachons !
Tzantà pi, etc.

Avoué totè clliau rubrique
Ye m'ont prài mè z'animaux ;
La Suzon m'a fé bernique !
Et mè vouaigue à pi dèsaux !
Ah tzantà, etc.

Mais pourquoi donc, messieurs, les avocats n'ont-ils que de vastes serviettes gonflées et rebondies?... On dirait vraiment qu'ils emportent avec eux la moitié du recueil des lois. Est-ce pour laisser croire qu'ils n'ont que de grosses affaires à plaider. Je l'ignore. Quoi qu'il en soit, cela ne fait pas mal dans le paysage.

Et puis, comme ils sont graves, sérieux, ces messieurs, lorsqu'ils ont leur serviette sous le bras ! Je les trouve tout particulièrement sérieux dans les trams. Qu'est-ce qui les préoccupe et à quoi réfléchissent-ils?... Peut-être à une période oratoire qui fera sangloter un accusé sur la sellette, qui fléchira le cœur du ministre public et qui fera rouler une gouttelette au coin de l'œil des jurés.

Mais laissons ces messieurs tranquilles, on ne sait trop de qui on peut avoir besoin. Qu'ils me permettent seulement cette petite boutade cueillie dans un journal français et qu'ils voudront bien accueillir par un bon sourire :

Au tribunal. — Le président à un témoin :
« Jurez de dire toute la vérité, rien que la vérité. »

L'un des avocats, à l'oreille de son confrère :
« Hein ! si l'on en exigeait autant de nous?... »

On rencontre aussi très fréquemment nos médecins dans les trams. Ces messieurs sont ordinairement porteurs d'une trousse qui effraie autant de gens que le sac à malice dont nous venons de parler.

Je suis toujours très heureux lorsqu'un médecin vient s'asseoir à côté de moi et daigne me demander des nouvelles de ma santé. Je

me dis : « Bon, nous allons causer un peu et je connaîtrai l'avis de cet homme compétent. Je lui soufflerai ainsi, sans en avoir l'air, un petit bout de consultation. »

L'autre jour, un de ces messieurs, très qualifié, et dont la juste réputation va grandissant, monte dans le tram, me serre affectueusement la main et me demande : « Eh bien, comment ça va-t-il ? »

— Tout doucement, monsieur... bien doucement, monsieur le docteur...

— En somme, qu'avez-vous fait ? dites-moi un peu cela.

Nous y voilà, me dis-je, il est pris, il va me donner quelques conseils.

Mais à peine ai-je commencé à lui énumérer les traitements suivis qu'il m'interrompt brusquement en disant :

— A propos, qu'avez-vous décidé hier soir au Conseil communal ?

Comme ils sont distraits ces docteurs ! Et je suis persuadé que sur vingt personnes qui me liront il y en aura dix-neuf qui, dans les mêmes circonstances, ont éprouvé la même déception.

Mais aussi, avouons-le ; il y a des malades royalement embêtants

Très prochainement, une dernière course dans nos trams. L. M.

A l'occasion de la date du 1^{er} avril qui s'approche, on lira sans doute avec plaisir la charmante nouvelle qui va suivre :

Poisson d'avril.

— Eh ! Firmin !

A cet appel de M. Philippeau, maître clerc en l'étude de M^e Chamfleury, notaire à Marsilly-en-Tapinois, Firmin quitte aussitôt son travail, et, d'un bond, fut auprès de son chef hiérarchique.

— Qu'y a-t-il pour, vol' service, M^{sieu} Philippeau ? demanda-t-il.

Il n'aurait trop su dire pourquoi, Firmin ; mais, vrai, ce jour-là, elle lui semblait très drôle, la figure du maître clerc, et l'étude elle-même paraissait ne pas être dans son état normal. On eût dit que de tous les pupitres sortaient des rires comprimés avec des mouchoirs. Mais notre petit n'attacha à tout ceci aucune importance, et, comme précédemment, reprit : « Que désirez-vous, M^{sieu} Philippeau ? »

— Mon ami, se dépêcha enfin à dire celui-ci avec un grand sérieux, tu n'es pas riche. Eh bien, comme tu es un bon garçon, je vais t'enseigner le moyen d'avoir plus d'écus que M^e Chamfleury.

Le petit ouvrit des yeux énormes et regarda le maître clerc avec une telle fixité qu'on l'eût dit hypnotisé.

Dans l'étude, les rires étouffés jusque-là commençaient à perdre patience, et quelques-uns éclataient pour de bon.

M. Philippeau continua :

— Tu as bien deux sous dans ta poche ? Oui ? Alors, va chez le premier épicier venu !... Cabiro, par exemple... Tiens, justement, il a reçu hier un grand arrivage. Demande-lui deux sous de pierre philosophale, en poudre, retiens bien le nom... pierre phi-lo-so-phale ! C'est quelque chose de merveilleux : on met une pincée de poudre sur un objet, crac ! il se change immédiatement en or !

— En or ! s'écria Firmin, ébloui.

Et, en lui-même, il se disait : Changer tout en or ! Aussitôt, dans une vision éblouissante, il se vit, lui, Firmin, le dernier gratte-papier de l'étude Chamfleury, brassant l'or à pleines mains, grâce à cette merveilleuse pierre ; il se vit empilant écus sur écus, emplissant ses poches et la maison de sacs entiers, et quand, le soir, sa mère, — une brave femme qui gagnait péniblement ses cinq sous à l'heure, à faire des ménages, — quand elle lui demanderait : « Firmin, eh bien, as-tu bien travaillé aujourd'hui ? » alors, lui, ouvrirait ses mains, viderait ses poches, crèverait ses sacs, et de partout jaillirait de l'or... de l'or ! Quel rêve !

Dans l'étude, à présent, on se tordait, car il avait un air si ahuri... si ahuri, ce pauvre Firmin ! Ah ! certes, il était bien à plaindre, le petit gratte-papier, il ne voyait rien, n'entendait rien ; une fièvre in-

tense battait ses tempes, il aurait voulu être déjà chez l'épicier. Vite, il remercia :

— Oh ! merci ! merci ! m^{sieur} Philippeau ! Et la tête en feu, il descendit en courant l'escalier.

Quand Firmin demanda à l'épicier Cabiro ses deux sous de pierre philosophale en poudre, ce dernier ne comprit pas tout d'abord ; mais, quand notre petit lui eut expliqué la vertu magique de cette pierre, Cabiro, en malin qu'il était, se dit : « Ben, en voilà un à qui l'on fait gober un poisson d'avril ! » et, d'un ton naturel : « Mon petit, tu es mal renseigné. Tu trouveras cet article-là dans les pharmacies. Va chez le père Saintorens, j'en jurerais mes deux yeux, mais je crois fort qu'il en a encore ! »

A la pharmacie Saintorens — *Au réglisse du p'tit nègre*, comme on lisait sur l'enseigne — il y eut une crise de rire. Vrai ! jamais pharmacien et porteur n'avaient ri d'aussi bon cœur !

Mais comme notre saute-ruisseau commençait à s'inquiéter : « Mon brave Firmin, dit le pharmacien d'un ton aussi sérieux que l'épicier, qui a pu te renseigner aussi mal ? Ce n'est pas dans une pharmacie que l'on tient ce précieux article, mais chez les coiffeurs. Cours vite chez l'ami Barbacio, et bon courage ! »

Ce qu'il trouva chez Barbacio, ce furent M. Montescourt, le maire de Marsilly-en-Tapinois, et le garde-champêtre, le vieux Poschon.

Avec un type aussi farceur que Barbacio, je vous laisse à penser les gorges chaudes que fit notre trio. Ma foi, le nez de l'honorable M. Montescourt en sut quelque chose, car la main de Barbacio tremblait tellement, secouée par un fou rire, que, d'un coup de rasoir mal dirigé, un petit bout du nez s'en alla avec quelques poils de moustache.

Cela calma notre coiffeur, qui, très ennuyé de cette blessure par imprudence, répondit à Firmin : « Rien de ça ici ! Savon en poudre, pour la barbe, tant que tu voudras, mais de pierre philosophale, tu n'en trouveras que chez Lalanne, le boulanger. Cours vite et rapporte-m'en à moi aussi, s'il en reste. »

Et vous le comprenez aisément, pas plus que chez l'épicier, le pharmacien et le coiffeur, notre ami Firmin ne put découvrir un grain de cette fameuse pierre, — même chez Lalanne, le boulanger.

De chez le boulanger, sans se décourager, il sauta chez Passicos, le boucher, qui l'envoya chez Labeyrie, le marchand de parapluies ; ce dernier le fit aller à son tour chez son ami Estibal, le pâtisseries de la Grand'Rue ; de là, il frappa chez Lacouture, le fabricant de souliers, qui, par reconnaissance des bons clients, le fit aller chez Peyroux (Maison Universelle)... pas si universelle, cependant, car de pierre philosophale, point de trace. Cependant, M. Peyroux lui dit à l'oreille : « Chez l'ami Cabiro, cours vite, et ne le dis à personne. »

C'est à ce moment qu'il se trouva nez à nez avec M. Chamfleury.

A voir son petit clerc rouge comme une pivoine, notre notaire se dit : « Le gamin a fait quelque chose », et, comme Firmin, interrogé par lui, lui racontait son aventure, l'offre du maître clerc et ses courses en ville, M^e Chamfleury, lui aussi, eut une forte envie de rire. Cependant, il se contint, car il avait bon cœur ; et puis, l'enfant avait l'air si malheureux !

M^e Chamfleury prit Firmin à part.

« Vois-tu, mon petit, si ce matin, en te levant, tu avais eu la précaution de regarder le calendrier, tu aurais vu qu'il marquait la date du 1^{er} avril... Combien as-tu en poche ? Vingt-cinq sous ? C'est peu, mais enfin c'est déjà quelque chose ! Ecoute, rentre à l'étude, et crie-leur que tu as trouvé cette fameuse pierre. On se moquera de toi. Qu'importe ! Montre tes vingt-cinq sous et affirme-leur qu'ils vont se changer en or. Puis, tout aussitôt, tu viendras me trouver dans mon cabinet, et tu verras si les autres riront si fort après ! »

Et Firmin regagna l'étude, le cœur allégé par ce discours.

A son entrée, il fut accueilli par une foule de questions ironiques... « Eh bien ! et ta pierre ?... C'est merveilleux, n'est-ce pas ?... Mirobolant !... épatant !... »

Firmin ne se déconcerta pas. « Messieurs, dit-il, j'ai couru un peu partout pour la trouver, cette fameuse pierre, mais je crois avoir enfin réussi à la découvrir ! »

— Ah ! ah ! fit toute l'étude en délire.

Firmin reprit : « Je vais l'essayer devant vous tous. J'ai en poche vingt-cinq sous : les voici, il faut donc qu'ils se changent en autant de pièces d'or ! »